

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 28 (1890)  
**Heft:** 50

**Artikel:** [Nouvelles diverses]  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-192004>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 28.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

monde à Moudon, à la suite de l'affaire de Thierrens (\*).

» **26 janvier.** — A midi, on sait que les Français vont marcher sur Berne, en deux colonnes, par Lausanne et par Yverdon. On prépare les salles du Collège et l'église St-François pour les loger en partie. Les autres iront chez les particuliers.

» **28 janvier.** — A 4 heures du soir, sont arrivés de Thonon, par Ouchy, 2600 soldats français. Ils sont logés dans les temples, au collège et chez les particuliers. A 6 heures, le général Ménard est arrivé avec sa suite.

» L'appareil militaire, les confusions qu'il occasionne, les préparatifs pour recevoir, loger, chauffer les troupes arrivées, l'obligation surtout de fournir de l'argent, ont paru répandre pendant tout le jour la consternation plutôt que le contentement. On voit sur le plus grand nombre de physionomies l'expression de l'abattement, de l'effroi, de la douleur.

» **29 janvier.** — Les bataillons français partent du côté de Berne. Les officiers et sous-officiers français font les plus grands éloges de Bonaparte, etc.

» **30 janvier.** — Les 3000 soldats français arrivés la veille par la rive septentrionale du lac partent pour Berne. Les particuliers se sont plaints de ces soldats, qui avaient fait trop bonne chère à Rolle, Nyon et Morges.

» Après midi, il arrive une nouvelle demi-brigade. Il y a une grande confusion dans les comités, car il est arrivé plus de troupes qu'on n'en attendait. Les soldats sont très turbulents. Les officiers se plaignent de ce qu'on leur a trop donné à boire en route de Nyon à Lausanne. Déjà il a fallu faire des exemples de quelques-uns d'entre eux qui ont enfoncé une cave à Nyon et une à Morges. On en a transféré six à Morges pour ce fait, garrottés et leurs habits tournés.

» Les officiers de cette armée ignorent la plupart ce qu'ils viennent faire dans ce pays. Tout ce qu'ils savent, c'est que le général a ordre d'entrer à Berne avec ses troupes, de gré ou de force, comme ami ou comme ennemi. »

(\*) On sait que l'affaire de Thierrens fut le prétexte dont les troupes françaises se servirent pour entrer en Suisse. Rappelons en quelques mots ce qui s'était passé. — Les habitants de Thierrens, restés attachés au gouvernement de Berne, avaient formé une garde urbaine, chargée de veiller à leur sûreté, ensuite d'une agression nocturne de la part d'hommes armés, venus de Moudon, où les idées nouvelles avaient de nombreux et chauds partisans. Dans la nuit du 25 au 26 janvier, une députation composée de l'aide-de-camp français Aufier, des citoyens Detrey et Perdonnet, s'acheminait sur Yverdon, par Thierrens, escortée de deux hussards français et de deux dragons vaudois. Elle allait, sur l'ordre du général Ménard, sonner le général bernois de Weiss, haut commandant du Pays-de-Vaud, d'évacuer ce dernier. Arrivée près de Thierrens, la députation est arrêtée par la garde urbaine. Une collision s'en suit, dans laquelle les deux hussards français sont tués.

(Réd.)

A ce moment, le général Ménard fut remplacé par le général Brune.

» Le général Brune, dit Pichard, a déjà fait imprimer provisoirement une déclaration de guerre au gouvernement bernois. Plusieurs personnes l'ont vue.

» **1<sup>er</sup> mars.** — Avant 8 heures du matin, ont été amenés de Payerne et conduits à l'Evêché, Rusillon et Pillichody, deux partisans convaincus de LL. EE. A 9 heures, ils sont repartis dans un carrosse à quatre chevaux, escortés par des dragons et des hussards français. On les mène à Carouge, d'où ils seront conduits à Paris. A leur passage à la Palud, ils ont été hués par des gens du peuple. Ils ont surtout été insultés de la manière la plus brutale et la plus féroce en sortant de l'Evêché, par une populace effrénée, qui allait jusqu'à demander à l'escorte qu'on les lui abandonnât, afin qu'elle en fit justice sur-le-champ. »

C'est le 6 mars, entre 9 et 10 heures du matin, qu'on apprit à Lausanne la prise de Berne. La réception de cette nouvelle fut suivie de grandes réjouissances.

» Aussitôt que l'Assemblée provisoire a reçu cette nouvelle, dit le journal que nous citons, elle a décrété que le canon serait tiré, que les cloches sonneraient, qu'elle irait en corps rendre grâce à Dieu, dans la cathédrale, et que, réunie aux électeurs, elle ferait une procession dans toute la ville.

Après la cérémonie à la cathédrale et le cortège dans les rues, il y eut, le soir, grande illumination « par les chandelles » que chacun mit sur ses fenêtres. Les rues furent remplies jusqu'après 10 heures d'une foule de curieux qui se promenaient par un très beau temps, pour jouir du spectacle de l'illumination.

» **7 mars.** — Aux réjouissances de la veille a succédé un morne silence et les inquiétudes que l'on ne peut s'empêcher d'avoir sur les résultats des combats livrés autour de Berne et dans les Ormonts.

» **22 mars.** — Des bataillons français arrivent à Lausanne, venant de Berne.

Les soldats sont parés des dépouilles prises aux Bernois : quelques-uns ont jusqu'à quatre montres, d'autres des sabres, des fusils, etc.

» **23 mars.** — Il passe une quarantaine de canons pris aux Bernois, qu'on emmène en France.

» **28 mars.** — Les ours pris à Berne et qu'on emmène à Paris, sont arrivés au nombre de trois, enfermés dans trois caisses, sur trois chars différents. L'une des caisses est étiquetée : Son Excellence Steiger ; la seconde : Son Excellence d'Erlach ; la troisième : Son Excellence de Weiss. On leur a fait faire le tour de la ville.

» **14 avril.** — On voit passer le soir à

Lausanne 17 chars allant en France, escortés par des hussards, et chargés d'or, d'argent, d'effets précieux. »

Chers lecteurs. Il n'est pas un d'entre vous qui n'ait été arrêté sur son passage par ces marchands de journaux qui se sont abattus depuis quelques mois sur notre ville comme une légion de sauterelles et nous obsèdent au cercle, au café, dans la rue, sur notre seuil, à la gare, partout.

Samedi, jour de marché, ces endiablés criaient le *Supplément du Petit Journal*, avec une ardeur, une persévérance inaccoutumées. Une foule de dames leur faisaient le meilleur accueil et achetaient cette feuille avec un tel empressement, que nous nous sommes demandé ce qu'il pouvait bien contenir de si alléchant.

Après l'avoir parcouru, nous y avons remarqué l'article suivant, qui nous a tout expliqué :

Les hommes veulent une compagnie aimable, gaie, sereine, avec une disposition à s'accomoder de la vie telle qu'on la lui fait. Bref, elle doit être un rayon de soleil dans leur maison, et ils ne lui permettent pas de s'assombrir même lorsqu'ils rentrent au logis grincheux, moroses, pessimistes.

Ils aiment la femme dont la conversation est agréable... quand ils désirent causer, mais qui sait se taire, quand il leur plaît de rester silencieux, plongés dans leurs réflexions et leurs méditations ou quand ils ont envie de parler sans être interrompus.

Ils la demandent assez maternelle pour comprendre les besoins des grands enfants aussi bien que ceux des petits (en un mot un mari peut n'avoir aucune attention pour nous, mais il s'étonnera si nous ne le gâtons pas).

Même quand ils ont l'esprit amer, ils aiment qu'elle dise plutôt du bien que du mal de l'humanité. Ils attendent qu'elle soit toujours prête à sympathiser à leurs ennuis ou à leur joies... tout en gardant souvent une indifférence souveraine pour les petits événements de sa vie à elle.

Ils deviennent souvent grognons avec l'âge, ils exigent qu'elle vieillisse avec grâce. Ils désirent qu'elle s'habille bien, selon leur condition... en dépensant fort peu. Ils ne veulent pas que sa toilette tire l'œil; en conséquence, elle doit choisir des façons sans excentricité et des nuances paisibles, pour passer inaperçue... car un mari peut être très aimable pour les femmes des autres, mais il ne veut pas que ses congénères se doutent de l'existence de la sienne.

Si on vous dit qu'un homme aime les femmes intelligentes, ne le croyez pas absolument. Pour lui plaire, cachez-lui la moitié de votre cerveau, montrez-lui toute l'étenue de votre cœur. De bien longtemps encore, les hommes ne pardonneront pas à la femme de pouvoir se hausser quelquefois à leur hauteur intellectuelle.

Ils n'admettent pas que leur femme soit froide pour eux, même quand ils le sont pour elle. Il la leur faut affectueuse. Ils seront quelquefois d'aspect sévère, un peu

farouches, très concentrés, peu démonstratifs, encore auront-ils besoin d'une douce pression de main de leur femme, d'un baiser tendre, cette menue monnaie de la sympathie conjugale.

Ils ne pratiqueront pas toujours l'ordre et le soin pour leur compte. Ils entendent le voir régner au logis. Ils dépenseront peut-être largement, mais leur femme devra être économique, ou ils veilleront très sévèrement sur leur argent, mais prétendront que l'abondance règne à la maison.

### On medzârè.

On n'est pas ti parâî, ni po lo medzi et ni po medzi. Tandi que y'en a qu'à mont gros et épais et que sè goberdzont mì quand pâovont férè dâi moocès de 'na truffa boulâita tota rionda avoué on bocon dè bâcon ein proporchon, qu'ein medzeint on bolliat iò cliâo pestès d'arrêts gravont dè croussi; y'ein a dâi z'autro qu'à mont mi medzi prin et que trâovont mé dè pliési et dè conteintément à petsegni après on oû dè bécasse qu'à tapâ su 'na pliatâlè dè papetta ào poret et onna boclie dè sâocesse ào fidzo. Enfin, tsacon son gout; que volliâi-vo! Et lo medzi ne profitè pas à ti la méma tsouza; on vâi dè gaillâ qu'ont bounès djoutès et que sont grassoliets sein tant rupâ, tandis que dâi z'autro, que sont dâi z'avâle-royaume, vo pâovont reduirè dâi quatre z'assietâ dè soupa, sein que cein lâo gravâi dè férè honneu ào restant dâo goutâ, et que restont sets coumeint dâi z'étaillès.

On lulu que s'étai eingadzi coumeint sâitâo tsi on paysan, étai dè la sorta dè clliâo que medzont vito et grande temps, et l'amâvè tant lo quegnu qu'à li tot solet, l'arâi reduit onna tâtra ài cerisès avoué lè pepins et lo revon ein mémo temps que ti lè z'autro n'ein ariont pas medzi la mâiti. On dzo que la bordzâize avâi fê ào for, on apportâ su la trablia duè ballès cougnardès à la resiniâ avoué dâo lard per dessus. Coumeint la faulk bailliè l'appétit et que l'etiont ti prâo gros medjâo sein cein, lo maîtrè copè clliâo tâtres ein crâi, ein quafrô bocons, que tsacon ein aussè son sou. Lo gaillâ ein quiesction, accrotse son cartâi, lo pliyè ein quattro et sè met à lo s'einfatâ dein lâo gâola, qu'on arâi de qu'on fourrâvè la patoura dein on boreinellio. Lè z'autro sè tegnont lè coûts de lo vairè pifrâ de 'na tôle façon, et lo maîtrè, ein lo vayaint einfornâ cé quegnu, sè peinsâ que l'avâi afférè à n'on terriblio rupian, et lâi fe de tatsi dè medzi coumeint 'na dzein et na pas coumeint on peinchenéro d'éboiton.

La senanna d'aprés, on lâo rebaillè onco dâo quegnu. Stu coup, lo gaillâ n'ousa pas reindrobiâ son bocon; mâ coumeint l'amâvè épais et que se fotai dâo quegnu se ne poivè pas lo medzi à se n'idée, que fâ-te? l'ein tiré quattro bocons dè dessus lo fonctet, lè met à botson

lè z'ons su lè z'autro et hardi! sè fourrè dein lo cornet ellia rachon pè nocès dè quattro cutsès. Quand lo bordzâi vâi que son lulu ein agaffâvé quatre iadzo mé què lè z'autro, l'eut poâirè que sè réservè onco et lâi fâ: « On autre iadzo, te pâo pi pliyi ton bocon. »

### Att... schoum... tsch!... tsch!

Bon! me voilà pincé!... Y a-t-il rien de plus désagréable au monde que ce diable de rhume de cerveau, auquel un courant d'air, un refroidissement, dont vous ne vous êtes pas même aperçu, peuvent donner naissance, et qui vous tombe sur le nez sans vous crier gare!...

Et voilà que ça mouche, que ça picote, que ça larmoie et que la tête est lourde à ne pouvoir rien faire qu'avec mauvaise humeur!

C'est exactement ce qui nous est arrivé l'autre jour. Tout à coup : a... a... à... bschum!... tsch!... tsch! que c'était un charme!

Et toutes les deux minutes, même musique!

— Avez-vous essayé la poudre à priser contre le rhume de cerveau?...

— Non, c'est inutile, rien n'y fait. J'en ai pour deux ou trois jours; je connais ça... Il faut que ça passe tout seul. Att... schim!

— Essayez-en, je ne vous dis que ça... Et ce soir, demain matin au plus tard, vous ne vous souviendrez plus de votre rhume. Ça coûte 1 franc; et après la poudre, en quantité suffisante pour guérir dix rhumes de cerveau, au moins, il vous reste une charmante tabatière à filets d'argent.

— Oh! s'il ne faut que ça pour... att... schum! tschim!... tsch!... pour vous faire plaisir, j'essaierai.

Et tout en causant de ce maudit rhume, nous arrivons en face de la pharmacie Odot, où j'entrai :

— Bonjour, monsieur, est-il vrai qu'il existe une poudre à priser, contre le rhume de cerveau, et qui fait merveille?...

— Excellente, monsieur... voilà!...

Et l'on me remit, en effet, une minuscule tabatière sur laquelle on lit cette étiquette :

« Poudre à priser contre le rhume de cerveau, efficace surtout au début de l'affection. Il suffit d'en priser fortement à cinq ou six reprises, à vingt minutes d'intervalle. »

Je ne sais trop ce que cette boîte contient : des herbes aromatiques pulvérisées, quelques petits secrets du métier, et toutes sortes de bonnes choses qui dégagent un parfum délicieux. On en mangeraient, quoi!

Le fait est qu'après quelques prises, qui chatouillent très agréablement la muqueuse nasale, il pleut, il neige, il dégèle à tout rompre; c'est une vraie

débâcle. Mais au bout de trois ou quatre heures, le nez se calme, la tête semble s'alléger... tout a disparu comme par enchantement!...

Après cette expérience, on ne peut plus concluante, — et sans faire ici de réclamation pour personne, — nous croyons être utile à tous ceux qui font a... a... à... tschim! en leur disant :

Essayez!

L. M.

### LA FILLE DU CAPITAINE

par MARC BONNEFOY

I

Un jour de printemps de l'année mil huit cent quatre-vingt-un, vers une heure de l'après-midi, Alfred Chomard, fils d'un homme d'affaires de la rue du Sentier, se promenait seul dans son bureau, en fumant un cigare de luxe, et monologuait ainsi :

« Je ne vois certainement rien d'extraordinaire dans cette petite Hortense Marnot; mais elle est fille unique, elle a une belle dot, ses parents sont bien posés : à tous les points de vue mon mariage avec elle serait une excellente affaire. Le succès ne sera pas difficile, je crois; la fille ne demanderait qu'à dire oui; la mère me regarde avec complaisance. Il n'y a que le père dont je n'aie pas pu acquérir la sympathie... Enfin, nous tâcherons de vanter le patriottisme, car dans la maison Marnot, il n'est question que de cela; et je fais la cour à Mlle Hortense, en lui parlant de la France, ce qui commence à m'agacer, mais pinçons cette corde, pour en tirer l'air que l'on aime... nous verrons plus tard. »

Et Alfred frisa ses moustaches blondes, lissa ses cheveux pompadés, rectifia le nœud de sa cravate, mit un œillet rouge à sa boutonnière, et sortit pour aller remplir son rôle d'amoureux auprès de Mlle Marnot, qui habitait avec ses parents la rue Saint-Antoine.

Comme il était presque familier dans la maison, une servante l'introduisit au petit salon, où Hortense faisait de la tapisserie auprès de sa mère. Alfred s'inclina gracieusement en souhaitant le bonjour, et offrit à Mlle Marnot un bouquet qu'il avait en passant acheté aux Halles. A son offre il ajouta ce madrigal : « Daignez, Mademoiselle, accepter ces roses qui ont moins de fraîcheur que votre visage et moins d'éclat que vos beaux yeux. » Hortense rougit en recevant ce compliment, mais elle n'en fut pas fâchée, et répondit : « Merci, Monsieur; à vous entendre, on croirait que vous êtes poète. »

— Je le suis aussi, Mademoiselle, surtout quand je vous vois; mais jusqu'à présent je n'ai pas osé vous en faire l'aveu, parce que mes efforts n'ont jamais pu atteindre à l'idéal que je me fais de la poésie.

— Comment, dit Mme Marnot, vous êtes poète et nous ne le savions pas! Et vous ne nous avez jamais rien lu? C'est mal cela! Quel est donc votre genre, s'il vous plaît?

— C'est dans l'amour de la patrie que je puisse mes inspirations. J'achève un recueil où j'ai cherché à célébrer les héros les moins connus, ceux que la Gloire n'a pas éclairés de ses rayons : ces braves cœur qui